PARIS HOLLYWOOD

CÉCILE MURY

Flammarion

Paris-Hollywood

Cécile Mury

Paris-Hollywood

roman

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2025
978-2-0804-6090-5

À mon frère, Louis

1

Sueurs froides

Même la moquette sait que je n'ai rien à foutre ici.

Ça chuinte de dédain sous mes baskets. Hôtel Meurice, cinq étoiles, troisième étage. Je rase des moulures dorées à la feuille, le long d'un corridor trop calme, dont le luxe crémeux semble vouloir m'engloutir tout entière.

J'en viens presque à regretter le chaos qui règne en bas. La chaussée bloquée, de la rue de Rivoli jusqu'à la Concorde. Les cris, les klaxons. La moitié des flics de Paris – j'exagère à peine – bousculés, débordés. Les fans, un vortex de téléphones portables, de pancartes énamourées et de bouquets de fleurs sous plastique. Les paparazzis avec leurs téléobjectifs taille bazooka. Les curieux qui s'attardent et s'entassent devant l'hôtel :

« Mais qu'est-ce qui se passe ?…

— C'est Ben Whyte. Il paraît qu'il est là… »

Bien sûr qu'il est là, ce crétin. À cause de lui, j'ai dû jouer à *Hunger Games* à travers une foule de concurrents agglutinés. J'ai failli fusionner avec une barrière de sécurité, en attendant qu'un des vigiles à

oreillettes vienne scruter la photo sur ma carte de presse, histoire de vérifier que je n'appartiens pas à l'espèce écumante des adorateurs hardcore, prêts à tout pour approcher l'illustre objet de leur désir.

Et de tous mes fantasmes, depuis l'adolescence.

Ben Whyte.

L'acteur que je dois interviewer aujourd'hui. La star de ma génération.

Ben Whyte et ses yeux verts. Et la fossette qui lui griffe une joue, une seule – la gauche – quand il sourit. Nom de Dieu, cette fossette.

Nom de Dieu, cette trouille.

Ça m'apprendra à faire la mariole. Et Ben Whyte par-ci, et Ben Whyte par-là. Et que je te mets une photo (à cheval, en armure) en fond d'écran, au bureau. Et que je frétille comme une écervelée. Et que je me jette sur tous ses films. Un genre de récré, le cortex en jachère, entre un drame germano-serbe et un documentaire sur l'extinction des espèces. Peu à peu, sans le vouloir, j'ai planté mon drapeau et revendiqué le gaillard.

Chacun a ses petites obsessions. Chacun rêvasse, à l'occasion. Mais moi, je suis journaliste cinéma à *L'Œil Hebdo*, le premier magazine culturel français. J'aurais dû voir venir le danger.

Quand on bosse à *L'Œil*, on n'a pas seulement le privilège d'inspirer sans arrêt les mêmes blagues (« Ah bon, t'es bénévole ? »). On peut aussi approcher les stars. Un peu. Parfois. Par exemple, en cas de promo mondiale avec étape à Paris. On a de « belles opportunités », comme disent les attachés de presse.

Voilà comment on se retrouve coincée au fond d'un couloir de palace, par un tiède après-midi de mars.

Je t'en foutrais, des « belles opportunités ».

Suites 312 et 314. Devant les portes, difficile de louper l'affiche XXL du blockbuster qu'on nous fourgue aujourd'hui : des buildings en ruines, un chaos de ferrailles tordues qui semblent supplier le ciel. La chose s'appelle *Z-End*. Z comme zombies, mais surtout comme Zut, pas de fossette : au premier plan, cradingue, ébouriffé, le dernier survivant de l'humanité fait la gueule. Parce que la fin du monde, c'est triste. Et les morts-vivants, c'est con comme un intestin grêle.

Hier matin, j'ai vainement essayé d'en convaincre mon rédacteur en chef. Vincent Teyssier-Turpin – que tout le monde, y compris sa femme et son dentiste, surnomme VTT – m'a fait venir dans son bureau. Frétillant du sourcil, qu'il a grisonnant et touffu. Persuadé de m'offrir le cadeau du siècle : « Devine qui tu vas rencontrer demain ? »

Merci bien. C'est pas parce qu'on aime regarder des photos de l'Himalaya qu'on a envie d'aller crever au sommet.

J'ai aussitôt tenté de me défiler : d'abord, *Z-End*, c'est juste un énorme parc d'attractions virtuel pour geeks nécrophiles. Pourquoi aider à vendre le truc en publiant une interview ?… Ont-ils vraiment besoin de nous, ces panzers de la culture jetable mondialisée ?… Hein, VTT ? Sauf qu'en réalité, sous le choc, j'ai juste dit : « Mais Vincent, le film est nase. » Il a tiré sur sa clope électronique, elle a gargouillé comme une paille

dans un fond de verre, et il a répondu : « On s'en fout, c'est Ben Whyte. Deux pages, pour lundi. »

N'en déplaise à mon chef et à une majorité du public international, le mec est tout sauf un cadeau. Comme on dit dans le métier, c'est un client difficile. Traduction, il bouffe du journaliste à tous les repas.

En 2016, il a quitté un plateau de la chaîne américaine NBC en plein direct. L'animateur s'était mis en tête de lui faire lire les petites lettres sur un tableau d'opticien. Ben Whyte est notoirement myope comme une taupe. Le gag l'agace, il refuse. L'autre insiste… Et se retrouve tout seul. Porte claquée, coupure pub, scandale.

Au moins, je n'ai pas prévu de lui fourguer des lunettes.

En 2021, au cours d'une fête sur un yacht, au large de Saint-Barth, il a jeté par-dessus bord le portable d'un quidam qui essayait de le photographier en douce. S'il s'est contenté du téléphone, c'est juste parce que d'autres invités l'ont empêché in extremis de s'entraîner au lancer d'humain.

Enfin, il y a Séoul, l'an dernier. Dans le cadre d'une tournée de promo comme celle-ci, dans un hôtel comme celui-ci, il a viré manu militari – par le col de la chemise – le journaliste coréen qui l'interrogeait. Une erreur de traduction, paraît-il.

Trois explosions parmi d'autres. « Ma star » est une bombe. J'ai rendez-vous dans un quart d'heure, et j'entends presque le tic-tac de la minuterie.

La suite 312, grande ouverte sur un attroupement d'initiés, sert de salle d'attente. Ça rentre, ça sort.

Les gens débordent jusque dans le couloir, debout contre un mur, ou même assis par terre.

Léger brouhaha. Excitation feutrée.

Juste à côté, l'accès à la 314 est surveillé par une paire de géants impassibles, des cariatides dopées aux anabolisants, costard noir et crâne rasé. Si ceux-là sont dans la presse, alors moi, je suis Bob l'éponge.

La porte est mal fermée. On perçoit les rumeurs de l'interview en cours. Soudain, Sa Voix. Impossible à confondre avec une autre. Profonde, ample et vibrante comme l'ouverture d'un opéra de Wagner.

Je vais faire une crise cardiaque. En allemand.

Je suis toujours vissée dans le couloir à rêver de triple pontage, quand surgit Françoise Saunier, l'attachée de presse qui organise le truc. « Oh, coucou, Marianne ! » De quoi, coucou ? Je la connais à peine. Elle m'accueille pourtant comme si on passait nos soirées libres à se laquer mutuellement les orteils. J'imagine qu'elle essaie de mettre un peu d'humanité dans cette grosse machine à sous. Bisou, bisou. Bouffée de parfum, fleurs poudrées, avec une note de tête migraineuse. Je regarde ses cheveux blonds coupés court, ses gestes vifs, le maquillage qui gomme la fatigue et les rides. Je calcule qu'elle a dû débuter quand j'étais en petite section de maternelle… On n'a sans doute pas beaucoup changé depuis, ni l'une ni l'autre. Tant mieux pour elle, tant pis pour moi.

« … de vingt minutes ! »

Pardon ?

« Je dis que tu vas faire des jaloux ! On a réussi à t'obtenir vingt minutes avec Ben. »

Vingt minutes. Je ne comprends pas. On appelle ça un *press junket*. Une usine à promo. De l'abattage. La version hollywoodienne de la grande distribution. Chacun son interview lyophilisée, par mini-tranches de quatre ou cinq minutes maximum, et au suivant. Enfin, d'habitude.

Vingt minutes, bordel. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas de taille. Je n'ai pas assez de questions. Je n'ai pas assez de points de vie, comme on dit dans les jeux vidéo.

Je veux rentrer chez moi. Tout de suite.

N'étant pas télépathe, mon interlocutrice ne m'entend pas geindre. Elle croit s'adresser à une vraie pro, pas à une écolière attardée, coincée par erreur dans un boulot d'adulte. D'un instant à l'autre, je vais être démasquée : « Et qu'est-ce que tu fais là, toi, tu as perdu ta maman ? »

Mais non. Au contraire. Radieuse, Françoise Saunier attend que je m'illumine à mon tour.

« Tu verras, Ben est étonnant. Très sympa, très simple. J'irais même jusqu'à dire qu'il est authentique… »

Mais bien sûr.

Qu'est-ce que ça veut dire, « authentique » ? Ici, rien n'est « authentique », à part peut-être le mobilier chic de la suite 312, où je pénètre enfin.

C'est surpeuplé, là-dedans. J'enjambe des pieds de caméra, je cherche un siège libre, je ne trouve pas, je me faufile vers le fond, où trône une espèce de buffet-goûter, boissons à volonté, viennoiseries et pile multicolore de macarons Ladurée. J'en croque un à la framboise, il est rouge vif, un peu collant, je regrette

aussitôt. Il ne manquerait plus que je me retrouve avec un sourire de vampire.

Juste avant d'aller papillonner vers quelqu'un d'autre, Françoise Saunier m'a achevée : « Et surtout n'oublie pas, Marianne : aucune question personnelle. Il a horreur de ça. »

Comme si j'allais lui demander la couleur de son caleçon, ou sa position tantrique préférée. Oui, mais si ça m'échappe ? Si je passe les bornes par erreur ? Par exemple, est-ce que j'ai le droit de l'interroger sur ses origines, sans qu'il me saute à la gorge ? Ben Whyte n'est pas américain. Avant de prendre perpète à Hollywood dès l'âge de dix-neuf ans, il est né simple mortel à Auckland, Nouvelle-Zélande. Depuis, il accumule les triomphes. Trois Golden Globes, un prix d'interprétation à Cannes, mais pas encore d'Oscar.

Note pour tout à l'heure : surtout, ne pas mentionner les Oscars.

Je pique un autre macaron. À la vanille, cette fois, parce que c'est assorti à l'émail dentaire. Je lèche le sucre sur mes doigts, j'essaie de me calmer un peu. D'anticiper l'ampleur du soulagement, après. C'est quoi, vingt minutes, dans une vie ? Presque rien. Un trajet en métro. Une bonne douche.

« Pas de questions personnelles » et c'est plié.

2

Apocalypse Now

Le jour décline. Pas envie d'allumer la lampe de chevet. Même pas envie de me changer. Je reste affalée au pied de mon lit, à sécher sur place. Au sens propre, et néanmoins sale : sur mon jean, la tache de café ne s'est pas tout à fait évaporée. Elle diffuse encore le frisson humide de la honte.

Tout à l'heure, c'est la première chose que Ben Whyte a regardée. Ma cuisse. La droite, repeinte de la hanche au genou.

« Sers-toi quelque chose à boire », qu'elle disait, la Françoise.

Deux heures que je me repasse le film en boucle. L'attente, interminable, à tricoter la peur et l'impatience, une maille à l'endroit (tout ira bien), une maille à l'envers (je vais mourir). Le grand pot fumant que je venais de saisir, quand Gentille Organisatrice a jailli une ultime fois derrière moi : « Viens. C'est maintenant. »

J'ai sursauté.

On ne fait pas attendre une star : il a fallu débouler séance tenante dans la suite 314, le jambon bouilli à

l'arabica. Le contenu entier du pot. Un bon litre, à vue de cuisse. Le tas de serviettes qu'on m'a refilé d'urgence pour éponger le désastre n'a pas servi à grand-chose.

« *This is Marianne Corvo, from the French magazine* L'Œil Hebdo. Elle vient d'avoir, heu, un petit contretemps… »

And This is Ben Whyte.

Ça brûle.

Je suis dans la réplique exacte du salon que je viens de quitter, un autre garde-meubles Louis XV, ou XVI, aucune idée du Bourbon concerné. Le seul roi, c'est l'homme qui trône ici. Imposant, immobile et languide dans les ors délicats de son fauteuil, comme s'il s'apprêtait à rendre la justice, le menton calé sur son poing.

On dirait qu'il pose pour l'affiche d'un drame shakespearien inédit. Puissance et ténèbres. Ne manquent que les fourrures et la couronne de travers. Pour le reste, de la barbe courte aux épis châtain, il descend directement de Richard III : Ben Premier, dit Le Morose, aussi avenant qu'un pont-levis en période de siège.

Comment peut-on être à la fois si massif et si gracieux ? Et, accessoirement, si malpoli ? Il ne s'est pas levé, ne s'est pas fendu d'un geste ni d'un mot, pas même : « Approche, souillon ! » (Ou, en VO à collerette : « *Come forth, thou filthy slob!* ») Il a juste maté ma cuisse fumante.

Assis à ses côtés, un homme et une femme m'ont eux aussi regardée avancer en hâte – clip-clop, flicfloc – avec ce dégoût distrait qu'on réserve d'habitude

aux gros insectes amoureux des réverbères, les soirs d'été.

Elle est brune, il est maigre. Ils sont flous.

Françoise Saunier, derrière moi, a tenté de me les présenter. Des gens de la Golden Lion, le grand studio qui produit le film. Normal. On ne rencontre pas des stars de cette ampleur sans la présence de quelques garde-fous. En revanche, je n'ai pas saisi leurs fonctions exactes. Ni leurs noms. L'âme et le derme en feu, c'est à peine si je me souvenais du mien.

Il n'y a pas plus troublant que de reconnaître un inconnu. Ben Whyte ne voit qu'une tache, je ne vois que ses personnages. Tous ramassés dans le même corps, sur le même fauteuil. Chaque détail de ce visage me semble plus familier que mon propre reflet. Le menton à peine trop long, belle mâchoire de crâneur. La lèvre supérieure juste assez fine pour donner envie de croquer l'autre, plus charnue. Le nez bien droit, narines ouvertes, pépins de colère.

Et les yeux, surtout les yeux. Longs, fendus, tombants. Chien battu. Mais aucun clébard, maltraité ou pas, n'a ce regard d'un vert sylvestre. Mousse, torrents et sapins. Le territoire d'un loup.

Qu'importent mes illusions de cinéphile. Le loup n'est pas un animal familier. C'est une espèce dangereuse. Ce spécimen plus que tous les autres, fou d'ennui dans son enclos doré. Quand l'attachée de presse s'est éclipsée pour nous laisser « entre nous », j'ai résisté à l'impulsion de me cramponner à sa jupe. En se refermant, la porte a émis un petit clic carcéral.

C'est alors que j'ai cru bon de m'asseoir sur le premier truc disponible.

Le premier truc disponible était un être humain.

Un quatrième larron. Bien calé au fond de son canapé. Difficile à louper. Pourtant, je l'ai bel et bien confondu avec un coussin. Quand j'ai atterri lourdement sur ses genoux, tout le monde a poussé un petit cri, même moi. Je me suis relevée comme un diable, en plein dans la table basse.

Vibrations. Tintements. Un verre a roulé jusqu'au bord du plateau.

Ben Whyte a dit « *Oh, God.* »

Un jour, j'en tirerai peut-être une bonne anecdote. Le genre d'histoire qu'on aime faire durer, en fin de repas, pour amuser la galerie. « Oh oui, Marianne, raconte-nous encore comment tu t'es assise sur Ben Whyte ! — Pas sur Ben Whyte, les gars, pas sur Ben Whyte. Mais attendez, c'est pas fini… »

Un jour, mais pas ce soir, ni bientôt. Ce soir, je rumine dans l'obscurité, en rêvant de m'encastrer dans une poubelle et de refermer le couvercle, en attendant les services municipaux.

La star a un peu remué sur son siège. J'ai pris son regard froid en pleine gueule. Avec le sous-titre évident : « On y va, oui ou merde ? »

Merde.

J'ai dit : « *What…* »

J'ai répété : « *What…?* »

Et puis rien.

Grand néant venteux.

J'avais préparé des questions. Je les avais traduites, apprises par cœur. Relues ce matin, au bureau. Puis dans le métro. Puis dans la suite voisine, où elles sont manifestement restées coincées, en compagnie des macarons.

Il s'est penché. Une mèche est tombée sur son front : « *What… what?* »

Qu'est-ce que quoi ?

J'ai remarqué le dessin hideux sur son T-shirt : une tête en décomposition, se curant l'oreille avec la langue. Et le nom de quelque obscur groupe de métal imprimé juste au-dessus, gris sur noir, en lettres gothiques : *The Dead Cherries.* Les Cerises Mortes.

Mortes. *Dead.*

Braindead, The Walking Dead… Shaun of the Dead… Evil Dead.

Z-End.

« Qu'est-ce que… »

Dead…

« Qu'est-ce que ça fait… de tourner avec des zombies ? »

Oui, j'ai vraiment demandé ça.

« Eh bien, je… Attendez. Comment ça, avec des zombies ?

— Euh… Je veux dire…

(Rien du tout)

— … Est-ce que c'est différent de… des humains ? »

Naufrage. Titanic. Lusitania.

Les narines de Ben Whyte ont palpité.

« C'est pas des vrais, vous savez. Les zombies. Et dans *Jurassic Park*, c'est pas des vrais dinosaures non plus. J'espère que vous n'êtes pas trop déçue.

— Ah non, mais pas du tout. Je voulais juste savoir si vous aviez… euh, profité…

(Toujours rien)

… d'une bonne baise. »

Sidération dans les rangs.

On était d'accord. Pas de questions personnelles.

On n'a jamais parlé des lapsus.

Je me suis aussitôt précipitée, en vrac :

« Non, non, NON ! *Crew*, *crew*, pas *screw* !… Une équipe. Une bonne équipe. Pas la… pas une… »

Quelque chose s'est allumé dans l'œil de Sa Majesté.

À sa gauche, la femme brune s'est ratatinée. À sa droite, le maigrichon a lentement dégainé son portable. Derrière moi, le canapé a émis un léger couinement de détresse.

Le silence s'est étiré.

Tic, tac.

Ben Whyte s'est passé la main dans la barbe. Une main d'étrangleur. Grande, épaisse, carrée. Avec un anneau de métal gris au petit doigt, coquetterie de mafieux.

Il a pris le temps de s'allumer une clope. Dunhill rouge. Comme si on n'était pas là. Ni moi, ni les sbires de la Golden Lion, ni les lois anti-tabac. L'hôtel lui a même fourni un superbe cendrier en cristal de Baccarat, déjà saturé de mégots.

Enfin, trop calme, dans une volute de fumée tentatrice : « Asseyez-vous, au moins. Qu'on la commence enfin pour de bon, cette *fucking* interview. »

« *Fucking*. »

Tic, tac.

Je me suis empressée d'obéir, en prenant bien soin de n'écraser personne. Du coup, cette fois, j'ai failli m'asseoir dans le vide. Par miracle, ma fesse a rencontré l'accoudoir du canapé. Je suis restée perchée dessus.

Il a éteint sa cigarette à peine entamée.

« Je vous écoute.

— Moi aussi.

— Pardon ?

— Pardon.

— …

— Euh, d'accord. Donc. Au sujet des zombies…

— Ah, encore. Oui ?

— Eh bien, je… Vous les aimez ?

— Qui ça, moi ? Vous voulez dire, en tant que spectateur ?

— Oui, mais non… Oh non, pas…

(… de questions personnelles)

— Vous… Euh… L'autre. Il les aime ?

— Quel autre ?

— L'autre… Dans *Z-End*…

— Mon personnage ?

— Oui, voilà. Lui. Il les aime ?

— Vous l'avez vu, le film ?

— Bien sûr, je…

— Alors… Vous avez quand même dû noter qu'il passe son temps à les découper en morceaux, les zombies. Pendant qu'eux, ils essaient de le bouffer. Non ?

— Si.

— Donc vous avez déjà la réponse à votre… question. Enfin, il me semble.

— Mais… Pas forcément. La viande rouge, par exemple… On l'aime, et pourtant…

…

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Avec le recul, je diagnostique une bouffée délirante. Les gens de la Golden Lion se sont regardés, en se demandant sans doute s'il fallait intervenir ou laisser Ben Whyte faire tout seul le sale boulot.

Il a dit : « J'en déduis que vous n'êtes pas végane. »

Trente secondes de silence, les yeux dans les yeux. C'est long, trente secondes dans tout ce vert.

Et puis j'ai fait « non » de la tête, avec tant de vigueur que la barrette qui retenait mon chignon a sauté comme une grenouille en fuite, et rebondi à ses pieds.

Il a pincé les lèvres. À travers un épais brouillard de honte et de cheveux, je l'ai vu se pencher en avant. J'ai cru qu'il allait ramasser l'objet. Mais non. Il est resté courbé, bras croisés, comme sous l'effet d'une vive douleur.

Trop, c'est trop.

J'ai voulu m'excuser. « Je vais vous laisser, maintenant… Désolée d'avoir été si gluante. »

Je viens de vérifier, j'ai bien dit « gluante ».

Clumpy. Au lieu de « maladroite ». *Clumsy.*

Encore trahie par l'anglais. Mon année de fac à Dublin, en Erasmus, n'est pourtant pas si loin. Depuis cette alerte période d'immersion dans la Guinness, tout le monde considère, moi la première, que je suis bilingue. L'idée de demander un interprète aujourd'hui ne m'a même pas effleurée.

Toujours cassé en deux, Ben Whyte a émis une sorte de hoquet. Et puis un autre. Un grand frisson a parcouru ses épaules.

Les spasmes du fou rire.

Il s'est redressé d'un coup, il a essayé de parler, à demi asphyxié, les yeux humides, et c'est reparti. C'est l'apparition de la fossette, cette fissure joyeuse en travers de sa joue, qui a eu raison de mes dernières forces. J'aurais tout aussi bien pu éclater en sanglots, mais son hilarité m'a gagnée. Mon sac a glissé au sol, j'ai vacillé au bord de mon accoudoir et de la crise de nerfs.

Je ne me suis pas aperçue tout de suite qu'il avait fini par se calmer. Que j'étais désormais seule à ricaner, dans cette antichambre de l'enfer. J'ai ramassé mes affaires, en pensant aux redoutables sourcils de VTT quand il apprendrait la nouvelle. L'interview, mon vieux, tu peux t'asseoir dessus, toi aussi.

J'ai presque atteint la porte.

« Hey… C'est quoi, votre nom, déjà ?

— Corvo. Marianne Corvo.

— Marianne, vous ne voulez pas essayer, au moins ?… Encore un peu ? »

Je me suis figée, presque moins stupéfaite que le trio de garde-chiourmes.

« Allez, revenez. »

Zut.

Il m'a regardée obtempérer, avec ce grand sourire canaille qui lui remonte les pommettes, lui étire un peu le menton et fait pâmer les foules. Tellement différent du fauve maussade et hautain du début.

J'ai réussi l'exploit de m'asseoir normalement.

« Vous avez quel âge, Marianne ? »

Très amusant, l'inversion des rôles.

« Vingt-huit ans.

— Tiens, je pensais que vous étiez plus jeune. Vous êtes journaliste depuis longtemps ?

— Environ cinq ans.

— Ah ouais, quand même… »

Prends ça dans les dents.

« Vous savez à qui vous me faites penser ? »

Non, à qui ? Borat ? Dumb et Dumber ? Pas du tout envie de le savoir. J'ai avisé ma pauvre barrette, qui gisait, oubliée, près de sa belle chaussure de cuir noir.

« À Peter Sellers. Vous connaissez ? »

Comme quoi, j'y étais presque. Le regretté Peter Sellers. Immense acteur comique des sixties. Célèbre pour ses rôles de catastrophe ambulante, en particulier dans *La Party* (il sabote une fête) et *La Panthère rose* (il sabote une enquête).

« J'adorerais le rencontrer… »

Il est au courant que le mec est mort avant sa naissance ?

« Maintenant, grâce à vous, c'est presque comme si c'était fait. »

Et voilà. Ben Whyte ne m'a retenue que pour se payer ma tête. Se dégourdir la fossette à mes dépens, entre deux fournées de gens sérieux.

« Bon, on en était où ? Ah oui, la viande rouge. On avait un débat sur le tartare de zombies… »

Et puis, il a vu ma tête. J'ai dû lui faire pitié :

« *Never mind*. Allez, on enchaîne. »

Trop tard.

À peine le temps de bredouiller deux questions miteuses, et Françoise Saunier revenait déjà me libérer, suivie de près par une équipe télé.

Tout le monde s'est levé. Cette fois, même Ben Whyte a fait l'effort. Je me suis retrouvée nez à nez avec lui.

Enfin, nez à torse. Je l'ai trouvé trop grand pour moi. Je me suis demandé ce que ça ferait, de l'escalader. Léger vertige. Juste avant qu'il ignore ma main tendue et me prenne dans ses bras.

Dans ses putains de vrais bras.

Enfin, presque. Bien sûr que je sais reconnaître un *hug*, cette vague étreinte formelle, ce simulacre de convivialité à l'américaine. Mais quand Ben Whyte a effleuré mes épaules, j'ai oublié l'existence même de cet usage. Pour ma défense, je venais de rencontrer son odeur. Soudain engloutie dans une ineffable preuve d'humanité. Tabac, linge frais, verveine. J'ai réagi à l'instinct.

Un instinct très français.

Il s'est incliné pour l'accolade, je me suis étirée pour la bise. Une seconde de confusion, un dérapage malencontreux contre la barbe la plus douce de toute l'histoire de la pilosité masculine… Et ma bouche a fini dans son cou.

Le petit bruit de succion pataude, sur sa peau, me hantera jusqu'à la fin de mes jours.

Évidemment, quand je me résigne à prévenir le Sourcil en chef, je lui sers une version légèrement

édulcorée des événements. Après tout, une cuisse bouillie, c'est presque un accident du travail, et…

« Rien à battre, de ton histoire de café ! »

Aucune compassion. Il est sept heures du soir, et je prends un savon historique par téléphone.

« Alors ce que tu vas faire, Marianne, c'est que tu vas rattraper le coup.

— Mais…

— Mais rien du tout. Ben Whyte, c'est la couverture du prochain numéro. Tu l'as oublié, ça ? Tu t'y prends comme tu veux, mais moi, j'ai son portrait sur mon bureau lundi matin. Alors tu vas rappeler l'attachée de presse. Tout de suite. Tu lui dis que tu as besoin de compléter l'entretien.

— Mais c'est trop tard, je…

— Démerde-toi. Le papier, bordel. Lundi. »

Enfer et boulettes.

3

Un jour sans fin

La nuit est bien avancée, maintenant. Le nez contre la fenêtre de mon taxi, je regarde filer le boulevard des Batignolles. Les vitrines repeignent les trottoirs en jaune électrique, les poubelles attendent, les arbres s'emmerdent en cage, tout est calme.

À part moi. Et cette vieille bagnole, qui vibre un peu trop, elle aussi, et ralentit place de Clichy, devant le cinéma Wepler. Soudain, Ben Whyte me toise depuis une affiche haute de deux étages. Un géant furieux, en armes et en haillons, sous les grandes lettres lézardées de *Z-End*.

Je tords le cou pour mieux voir, je tombe sur la phrase d'accroche : « C'est la fin de votre monde. Survivrez-vous dans le sien ? »

Bonne question.

Fou rire nerveux, brutal, à m'en fissurer les côtes. Je m'étrangle, ça dégénère en quinte de toux.

Coup d'œil du chauffeur, dans le rétro : « Et allez, encore une… À cette heure-ci, c'est toujours pareil. Que des gens bourrés comme des matelas. Après, si vous êtes malade, qui c'est le pauvre con qui va tout nettoyer ? »

Minute, papillon. L'alcool n'y est pour rien.
Tu te trompes d'ivresse.
Si j'avais su…
Si j'avais su, le trac aurait changé d'échelle.

En début de soirée, c'est pour mon job que je tremblais. Ça partait mal. Quand Françoise Saunier a compris pourquoi je l'appelais, elle en a oublié de me tutoyer.

« Demain ? Encore ? Vous plaisantez. »

J'ai répondu un truc inintelligible. Même pour moi.

« Mais enfin, pourquoi ? Ça ne s'est pas bien passé ? Personne ne m'a rien dit. Je l'ai entendu rire, pourtant, alors que… »

Alors que d'habitude, il cogne ?

« Le planning explose déjà. Le staff de Ben ne validera jamais une seconde interview… »

Notons qu'à leur place, je ne me « validerais » pas non plus. Je me collerais sur une liste noire, à vie.

« À moins que… »

J'entendais presque la pauvre Françoise réfléchir à toute vitesse. D'un côté, l'empotée de *L'Œil*. Mais aussi la une de *L'Œil*. Les lecteurs de *L'Œil*. De l'autre, la star et son staff, qui se moquent de la presse française comme de leur premier latte au concombre.

« Écoutez, on va essayer. Là, Ben est au JT de France 2, tout le monde est débordé, je vous tiens au courant. Mais bon. Entre nous, je pense que c'est cuit. »

Quand elle a fini par rappeler, j'étais déjà sous la couette, le nez sur mon ordinateur, à cuver mon échec devant un épisode de *Docteur Who*. De la SF anglaise et un vieux bout de pizza, la recette du réconfort.

Sauf que… « Marianne ? C'est d'accord. Vous avez cinq minutes avec Ben. Mais pas demain. Maintenant. Tout de suite. »

Jaillir de mon pyjama.

Cavaler sous la douche.

Déraper. Renverser tous les flacons. Rater mon maquillage. Recommencer. Ressembler à un lémurien relooké par Tim Burton. Perdre un temps précieux à retrouver mon unique robe noire au fond du placard, vu qu'on m'incrustait dans une soirée chic.

Françoise a dit « attention, il y a un dress code. Cocktail. » Comme si j'étais censée comprendre.

Va pour la vieille robe.

Direction l'hôtel Raphael. Un autre palace, dans le XVIe arrondissement, tout près de l'Arc de triomphe, à l'épicentre du luxe. Nouvelles barrières, nouveaux contrôles. Même punition. La version cinq étoiles du mythe de Sisyphe, avec Ben Whyte dans le rôle du rocher.

Je suis arrivée sur la terrasse, en pleine fête d'avant-première.

Z-End venait d'être projeté au Grand Rex, en présence de l'acteur. Je parie qu'il n'est même pas resté pour le film. Juste trois pas sur le tapis rouge pour les caméras, le temps de bloquer les boulevards et d'affoler les badauds.

Rien d'aussi vulgaire sur le toit du Raphael. Il faisait bon, la voix de Nat King Cole caressait *Mona Lisa* sous un ciel de velours noir. Cette fois, à part quelques patrons de journaux – et moi, cherchez l'erreur –, la presse n'était pas invitée à partager ce chromo pour

Américains en voyage de noces, au bord des toits opalins et des scintillements de la tour Eiffel. Le grand jardin suspendu, avec alcôves végétales, tables discrètes et recoins tamisés, était réservé à l'élite.

Cocktail.

Exquise mixture de comédiens, influenceurs, producteurs et autres huiles essentielles. Stars, demi-stars, quarts-de-stars. Et même Bertrand Levallon, notre infâme ministre de la Culture. Cette raclure ultralibérale pérorait au buffet, devant un groupuscule de lèche-mocassins. Envie de lui planter ses petites brochettes au foie gras dans les narines, comme des banderilles de corrida.

C'est dire si je m'épanouissais, dans les effluves du pouvoir et des petits fours tièdes. Ne sachant ni quoi faire ni à qui me vouer. Françoise Saunier m'avait prévenue qu'elle serait absente, occupée à préparer la journée presse du lendemain. Elle n'a pas expliqué grand-chose d'autre, à part que mon nom serait sur une liste.

Et que « Ben » en personne m'avait « validée ».

« Ses collaborateurs m'ont envoyée ch…, ils ne voulaient rien savoir, comme prévu », a-t-elle insisté. « Mais lui, il s'est mis à rigoler dès qu'il a entendu votre nom. Il a dit : “On va bien réussir à la caser quelque part… Ou sur quelqu'un !” Je n'ai pas vraiment saisi la blague, mais… Bref, vous avez beaucoup de chance, Marianne. »

Une veine de pendue.

J'ai attendu en sirotant du champagne au bord d'un plateau d'échecs géant. Je me demandais qui pouvait

bien s'en servir, dans ce repaire de millionnaires pressés, et Nat King Cole célébrait désormais chaque lettre du mot *Love*. Il en était à V, comme « *Very, very extraordinary* », quand il y a eu du mouvement. L'assistance a tangué. Quelques photographes ont fait crépiter leurs flashs. Ben Whyte venait de faire son entrée. Veste noire, chemise noire. *All black*.

Very, very extraordinary.

« T'as pas des mots plus forts ? Je ne suis pas sûr qu'on ait vraiment senti ton extase, les douze premières fois. »

Jean se frotte les yeux. Il est hirsute et chiffonné, la marque de l'oreiller encore tatouée sur la gueule. La définition même du public captif.

C'est devant son immeuble, place Pigalle, que le taxi vient de me déposer. Oui, en pleine nuit. Pas envie de rentrer chez moi, pas encore, pas tout de suite. Besoin de tout déballer, ne serait-ce que pour y croire moi-même. Évidemment, c'est tombé sur lui. Mon meilleur pote. Mon frère.

Entre nous, ça dure depuis la primaire. À la vie, à la mort.

Surtout la mort, vu l'heure qu'il est.

Pour une fois qu'il n'est pas de garde. Jean est infirmier à l'hôpital Necker. Et moi aussi, cette nuit, j'ai une urgence.

Assis en caleçon sur le canapé-lit défait de son studio – un clapier encore plus petit que le mien, tout en haut d'un escalier vermoulu qui pue la vieille soupe

et la serpillière –, il me hait de toute son âme somnolente. Son mec, lui, n'est pas du tout fâché. Serge, victime collatérale. Barbu, grisonnant. Aussi mat, épais et courtaud que Jean est blême, long et blond. Un petit moulin à poivre à côté d'une grande salière.

Serge a remis ses lunettes, et il a plein de questions. « Mais non… DEUX fois Ben Whyte en une seule journée ? Il était comment ? Sympa ?… Horrible ?… Il est vraiment baraqué ?… Tu l'as touché ?… C'est dur ? »

Patience.

Jean bâille comme un vieux lion blasé, et je reprends mon récit.

Sur le rooftop du Raphael, Ben Whyte a serré d'innombrables mains. Donné quelques rares accolades.

Personne n'en a profité pour lui sucer le cou.

En revanche, ça se marchait dessus pour une miette de son attention, quelques mots, l'hommage de son regard. Tout en lui parlant, une femme au chignon haut ne cessait de se toucher l'épaule et d'écarter le bord de son kimono satiné. Comme rongée par l'urgence inconsciente d'arracher ses fringues. Ici, maintenant, là, tout de suite, pour lui, entre deux yuccas. Je ne me voyais pas du tout débouler au milieu : « Bonsoir madame, pardonnez-moi d'interrompre votre parade nuptiale de printemps, c'est rapport à mon boulot… »

Il l'a plantée en pleine phrase, happé par quelqu'un d'autre. Et je l'ai perdu de vue, refoulée derrière une

mouvante barrière d'invités plus tenaces. Impression d'être au Louvre, devant la *Joconde*, avec un car entier de collégiens en sortie scolaire.

J'ai hésité, contourné, piétiné une bonne demi-heure, avant que ça se calme.

Et pour cause : il avait disparu.

J'ai fait deux fois le tour de la terrasse. J'ai regardé derrière chaque buisson. Rien. Aucune tête familière. Personne pour m'aider.

Il était minuit, au bord du vide.

J'ai fini par battre en retraite à l'écart, dans un salon d'extérieur entouré d'énormes massifs de buis. Du tek, du rotin, des coussins, une illusion de quiétude. Vaincue, avachie sur le sofa, j'ai pensé à ma couette, mon pyjama, mon *Docteur Who*, avec toute la tendre amertume de l'exilé pour son lointain village natal.

Sur la table basse, des dizaines de bougies multicolores agitaient leurs petites têtes ardentes.

Un texto à VTT – « Encore raté » – et au dodo.

…

« Vous revenez d'un enterrement, Peter ? »

J'en ai lâché mon téléphone.

Soudain il était là, dans le tremblement du feu.

Le roi du monde.

Émotion verticale.

« Pourquoi il a dit ça ? Tu faisais la gueule ? » demande Serge qui décidément s'intéresse, pendant que Jean capitule des paupières.

« Non, c'était à cause de ma robe. »

Serge louche sur le corset. Le bouillon de tulle transparent. Les petits crochets. Les nœuds. Un compromis entre veuve corse et pompon gothique, cadeau de ma sœur Charlotte. Entièrement (et mal) cousue main. Jusqu'à ce soir, la chose pendait à l'abri des modes, sur un cintre oublié.

« Ah. D'accord. N'empêche, c'est un peu vexant… »

Un peu.

Ben Whyte se tenait à l'entrée de l'alcôve végétale, l'œil plein de mèches et de flammèches.

J'aurais bien aimé lui retourner une vanne, un de ces revers bravaches et artificiels qu'on ne balance qu'au cinéma : « En effet. Ma dignité n'a pas survécu à notre première rencontre. Vous portez le deuil, vous aussi ? » Après tout, il était en noir des pieds à la tête, comme moi.

Ou plutôt comme Cary Grant, un soir de première.

Le métal à son doigt a accroché la lumière. Un éclat froid, menaçant, qui m'a rappelé la fameuse phrase de Tolkien : « *Un anneau pour les gouverner tous, et dans les ténèbres les lier.* »

… Dans les ténèbres, où rampait la réponse la plus plate de toute mon existence :

« Un enterrement ?… Euh, non. Je viens de chez moi. »

Il a fait un pas en avant. Je me suis enfoncée dans le sofa.

Ressaisis-toi, Peter… Marianne. Après tout, c'est juste un mec, pas le Taj Mahal. Tout, sauf parfait. Surtout pas mignon. Une gueule de pilier de pub, de rosbif coriace, avec son visage un peu rude, son

menton goguenard, croqué d'ombres. Un simple touriste, descendant d'aventuriers et de soldats, de miséreux et d'orpailleurs.

Tout un pedigree romanesque.

« Et c'est où, ça, "chez vous" ?… Près d'ici ? »

J'ai cru qu'il allait ajouter « On y va ? » Vraiment. Le premier qui m'explique pourquoi, je lui paye un Spritz. Une seconde de panique, tous aux remparts : « Ah non, non, c'est loin. C'est beaucoup trop loin. Il faudrait qu'on prenne un taxi… »

« Hein ? » dit Serge.

« On ? a fait Ben Whyte. Vous m'invitez ?

— Comment ? Holà, ouh, pas du tout. Jamais, jamais, je… »

Il s'est fendu d'un sourire oblique.

« Holà-ouh, pas du tout ? Jamais-jamais ? Aïe.

— Non, mais… Bien sûr que vous… que je… j'aimerais beaucoup… vous avoir, euh, en moi, mais…

— Ah bon ? »

Très, très réjoui.

« … CHEZ moi ! Mais c'était juste pour dire, parce que… »

Je me suis tue, liquide.

Dès demain, je me fais trépaner.

« Parce que vous habitez loin, oui, j'ai compris. Sur quelle planète ? »

Ces yeux penchés, en accent circonflexe. Comme sur « drôle ». Et « chômage ».

Derrière lui, quelques courtisans ont froufrouté de rire. Le staff. L'inévitable entourage. Même le matin,

dans la salle de bains, cet homme-là doit se coltiner des masseurs de barbe et des porteurs de savonnettes.

Il ne lui manquait qu'une bouffonne.

« Bon, on s'y met ? On vous la répare, votre interview cassée ? »

Et de venir s'installer dans mon sofa. Juste à côté. Le rotin a frémi, moi aussi. L'air s'est imprégné de verveine et de confort. Personne ne peut sentir la fibre propre à ce point. Surtout après minuit.

Dans la foulée, deux types de son escorte ont entrepris de squatter les fauteuils d'en face. Il les a dévisagés, froidement : « Qu'est-ce que vous faites ? »

« La presse… » a commencé le plus âgé, d'un ton léger. « Merci, l'a coupé Ben Whyte. Mais la presse et moi, on va se débrouiller tout seuls, cette fois. Hein, Peter ? »

Ils se sont relevés, au garde-à-vous.

« Attendez, je boirais bien quelque chose. Un whisky, sec. Dalmore, s'ils ont ça par ici. Et… ? »

Verveine.

J'ai dit : « Comme vous. »

Jean, que je croyais rendormi sur l'épaule de Serge, se redresse d'un coup pour interrompre mon histoire : « Mais tu détestes le whisky… Depuis la cuite, tu sais… »

Je sais.

On nous a apporté la gnôle, toute une bouteille, rousse et trapue, ornée d'une tête de cerf argentée.

Sacré carburant, pour cinq pauvres minutes d'interview en tête à tête, entre trois murs végétaux et un mur humain : l'énorme dos d'un garde du corps.

« Peter » et le Dragon : le retour.

Ben Whyte a aussitôt sifflé son verre. J'en ai profité pour lorgner les mouvements de sa pomme d'Adam et dériver en douce vers le petit creux délicat, à la base du cou, entre les clavicules…

« Ouais. Ça s'appelle le manubrium sternal. Oh mon Dieu, il a des os ! C'était un être humain, depuis le début ! » Jean roule des yeux et se lève pour préparer le café dans sa micro-kitchenette.

D'accord. Au moins, maintenant, il est bien réveillé.

Toujours est-il que ce « manubrium sternal », dans l'échancrure discrète de la chemise, mériterait vraiment un autre nom : le Berceau du Désir ? La Petite Cuillère du Paradis ?

« Vous n'avez pas envie d'y goûter ? » a demandé l'acteur.

Doux Jésus.

« Vous devriez, il est excellent, ce whisky.

— Je… C'est… Je peux vous enregistrer ? Ce serait mieux pour… »

La suite de la phrase est morte sur le coup, écrasée par son regard, de mon col à mes cuisses.

« Elle va jusqu'aux pieds, votre soutane de l'enfer ? »

Il s'est penché, comme s'il voulait renouer mes lacets :

« Ah non, quand même pas. »

De l'art de se faire marrer tout seul.

« Ils font des cagoules assorties ? »

J'ai tenté de garder le cap :

« Euh, non. Mais comme je n'ai que cinq minutes…

— Ah oui, c'est vrai. Cinq minutes, c'est un peu court, pour une messe noire.

— Je…

— Vous voulez qu'on commande un poulet ? On ne va quand même pas sacrifier des plantes vertes. »

De nouveau, ce rire de fumeur, chaud et râpeux.

« J'arrête, j'arrête… Mais c'est vous, là, aussi… Avec votre petit emballage d'Halloween et vos yeux géants… »

Mes yeux géants ?

« On dirait que Titi vient de s'offrir à Satan. »

La méga-poilade.

Le gorille, presque deux mètres de barbaque hostile et un cou à boudins multiples, s'est brièvement retourné, sans doute pour vérifier que Dark Titi n'était pas en train de buter son client à coups de gags.

Je me suis vengée sur le whisky. C'était amer et dégueulasse, mais autant se faire humilier sous anesthésie. Au passage, j'en ai aussi renversé un peu sur mes genoux.

Il m'a encore regardée dans la robe, avant de m'infliger sa compassion railleuse en plein visage : « Ça vous arrive de faire un truc normalement ?… Entre deux bals costumés ? »

Au lieu de répondre, j'ai bu une autre gorgée. Même plus envie de mater son matrimonium central.

« Son ma-nu-brium sternal… » soupire Jean, le nez dans sa tasse fumante.

Ta gueule, toi.

Ben Whyte s'est laissé aller contre le dossier, tête en arrière. « Pardonnez-moi. La journée a été longue. Je commence à fatiguer… »

Le temps s'est épaissi. On n'a plus entendu que la rumeur feutrée des conversations, au-delà des arbustes. Et Nat King Cole, toujours en service, toujours câlin, qui roucoulait en sourdine. *Quizás, quizás, quizás ?…* Bonne question. « Qui sait » de quel bois vert me chauffait ce regard ?

« Allez-y. Et laissez tomber les cinq minutes. On verra bien où ça nous mène.

— Merci. Et aussi pour votre patience, cet après-midi…

— Je n'ai aucune patience.

— Mais vous avez…

— J'ai démontré à quel point je suis calme et gentil ? Peter, la terre entière sait que je suis un sale con… »

Ben Whyte s'est interrompu un instant, l'œil bas. L'air de chercher ses mots directement sur ma bouche.

« Mais vous… vous étiez… vous êtes… marrante. »

Beaucoup d'acteurs sont des maniaques de la séduction. Je le sais bien. C'est plus fort qu'eux, ils adorent jouer la comédie de l'intimité en interview. Pourquoi pas ? Personne n'est dupe, et c'est plus rigolo qu'une paire de gifles.

Depuis que je fais ce boulot, j'ai eu ma part de numéros de charme. Mais ce soir, autant comparer un banc de sardines aux *Dents de la mer*.

« … Très marrante. »

Envie de patauger plus près du danger. Assez près pour apprécier la courbure féminine de ses cils, leur épaisseur, leurs petites pointes bien rangées. Pour distinguer quelques traits blonds, dans le châtain de cette barbe, qui…

Bref, j'ai un peu perdu le fil.

« Marianne ? »

Mâr-ian… Mon prénom, mon vrai prénom, sur Sa Langue.

« J'attends vos questions. On n'a pas toute la nuit, non plus. »

J'ai failli crever de honte. Fais ton boulot, pour une fois. Va calmer tes bouffées d'érotomanie devant un film, comme tes millions de semblables. Tous ceux qui pensent posséder le bonhomme parce qu'ils l'ont si souvent vu jouir, souffrir, s'offrir. Parce qu'ils ont oublié que l'écran ne renvoie que leur propre désir.

Ben Whyte et son corps public, dans leur beau costume noir. Cernés par l'avidité des foules affamées…

« Ces zombies qui vous traquent, c'est une métaphore de la célébrité ? »

Un long silence, après une question, c'est parfois bon signe.

Parfois moins.

Si un regard pouvait mordre, j'aurais eu besoin de points de suture.

« Quel rapport avec la célébrité ? D'où elle sort, cette idée stupide ? »

Pas plus stupide que ton navet à la con. Pour une fois que j'avais une vraie question. Des heures que ce type me pourrissait la vie, sous prétexte que je dois la gagner. Et malgré tout, j'allais m'excuser. Un réflexe.

Mais il a ajouté : « Vous êtes gentille, avec vos zombies, on a tous bien ri, mais si vous continuez, ça va vite devenir pénible. Ce soir, c'est votre joker. Ne le gâchez pas. »

Ben Whyte, star internationale du mansplaining.

C'est ainsi que j'ai craqué.

« … Pas mes zombies.

— Comment ?

— C'est pas “mes” zombies. Je veux bien vous interroger sur les poneys, moi, si vous préférez. J'en ai pas vu gambader beaucoup dans *Z-End*, mais d'accord. On fait comme vous le sentez. Ou sinon, on peut revenir à ma robe. Ça oui, c'est pertinent. Pas du tout pénible ni déplacé. Très pro. Vous avez bien encore quelques bonnes blagues en magasin… Titi égorge des boucs ? Titi kidnappe des vierges ?… Oui, hein ?… Dommage. Je crois que vous allez devoir vous les mettre au même endroit que votre “joker”. Merci et bonne soirée. »

Et j'ai fini mon whisky. Cul sec.

4

Firestarter

« Tu lui as balancé tout ça… en anglais ? »

Serge en reste bouche bée.

Jean aussi. Pas pour les mêmes raisons. « J'appelle un exorciste. »

C'est vrai que d'habitude, je n'ai rien d'une tueuse. C'est peu de le dire.

Le problème, avec ce genre d'incendie, c'est que ça s'éteint très vite. Je me suis levée en tremblant comme un flan, sans oser le regarder, dans l'intention confuse de fuir, d'urgence.

« Non. »

Quel coffre.

Même le gorille a tiqué. J'ai entrevu un profil dur, remodelé par une vie entière de torgnoles.

« Asseyez-vous. »

Un ton plus bas.

La voix était ferme, pas hostile. J'ai risqué un œil.

Impassible. Presque. Trahi par sa fossette.

« Les poneys, hein ?

— Oui. Mais….

— Qu'est-ce que vous faites encore debout ?
— Je crois qu'il vaut mieux…
— Assise. »

L'ordre a claqué directement à l'arrière de mes genoux ; je suis retombée dans le sofa.

Jean en avale son fond de café de travers. « Tu as obéi ? Ça va pas ? C'est quoi, *Cinquante nuances de Whyte* ? »

Ouais, en pleine séance de BDSM : Bon Dieu de Soirée de Merde.

Sa Majesté a levé un doigt – « *Hold on* » –, fouillé ses poches, trouvé ses Dunhill et un ridicule mini-briquet rose fluo.

La clope a brasillé.

« Les zombies, ça n'a rien à voir avec le public, si c'est ce que vouliez dire. Ce sont les autres, en général. Le groupe qui bouffe l'individu. La communauté qui se retourne contre vous. C'est toujours le même cauchemar, vous y mettez ce que vous voulez. La dictature. La société de consommation… Mais comparer l'amour des gens pour le cinéma, leur besoin de rêver, à la voracité d'une horde de morts-vivants… Non. Je trouve ça méprisant.

— Si c'est toujours le même cauchemar, pourquoi le répéter ? Qu'est-ce que *Z-End* apporte de nouveau ?

— La solitude absolue de mon personnage. Son impuissance. Tout est foutu, quoi qu'il fasse. Il est le dernier fantôme de son espèce… Ce n'est pas un film, c'est un trou noir. Mais évitez quand même de trop le dire dans votre article. Ça reste un divertissement. On veut des spectateurs, hein, pas des suicides collectifs.

— À propos… Ça finit presque toujours mal pour vous, à l'écran. Dans *Z-End*, dans *Neville's Cross* ou *La Chevauchée des ténèbres*, et même déjà dans *White Trash*…

— C'est une question ?

— Oui. Pourquoi vous mourez tout le temps ?

— Tiens, elle est bonne, celle-là. C'est une première. Pourquoi ? Aucune idée. Peut-être que ça m'excite. Parce que c'est moins définitif…

— Vous faites ce métier “parce que c'est moins définitif” ? »

Il m'a regardée d'un drôle d'air. Flottant, comme à la surface d'un étang.

Puis une blonde a passé la tête entre les arbustes et le biceps monumental de King Kong :

« Ben, la voiture est prête… »

Il n'a même pas tourné la tête.

« Plus tard. On n'a pas fini. »

Après une seconde d'insistance muette, elle avait disparu.

« Excusez-moi. Je suis attendu ailleurs.

— À cette heure-ci ?

— Oui, à cette heure-ci. Vous comprenez pourquoi “je meurs tout le temps” ? Ça me donne l'occasion de m'allonger. »

Jean est en train de farfouiller dans sa penderie. « Bon, moi aussi, je suis attendu ailleurs. Et avant, il faut encore que je prenne ma douche. Alors si on doit se taper toute l'interview… »